

ESPRITS, ÊTES-VOUS LÀ ?

Depuis près de dix ans, l'hypnotiseur Messmer et les mentalistes Fabien Olicard et Viktor Vincent remplissent les salles. Alors qu'ils sont tous les trois sur scène cet hiver, nous les avons réunis pour une conversation autour de leur métier.

Interview Benjamin Locoge / Photos Alexandre Isard

■ Le premier, importé du Québec en 2012, est devenu une bête de scène. Ses shows à l'américaine dans lesquels il hypnotise le public remplissent des Zénith à Paris comme en province. Messmer a pourtant dû batailler pour imposer une science que beaucoup estimaient factice. Les mentalistes Viktor Vincent et Fabien Olicard, eux, n'endorment personne – hormis les gens qui s'ennuient à leurs spectacles. Mais en vérité, peu de chances de trouver le sommeil dans le cours magistral de Fabien Olicard sur le cerveau, et encore moins de roupiller devant la leçon d'histoire de Viktor Vincent. Eux deux, à leur manière, bluffent les spectateurs en leur démontrant les folles capacités du cerveau. Tous les trois, néanmoins, sont des illusionnistes qui savent comment détourner l'attention du public pour mieux l'emmener vers le monde fabuleux du rêve et de l'inconscient.

Paris Match. Comment expliquez-vous les raisons de votre succès ?

Fabien Olicard. Nous faisons avant tout des spectacles d'humour mais qui comportent un petit côté "freak show", où il se passe quelque chose d'étonnant.

Messmer. Les gens aiment participer à nos spectacles. Moi, je fais monter sur scène une cinquantaine de personnes chaque soir. Et toute la salle affronte le test d'hypnose collective final. Le succès vient de là : le spectateur devient le héros de la soirée. Et ensuite, le bouche-à-oreille fait son travail, c'est ce qui fait que le public a envie de venir essayer l'hypnose. Mais à mes débuts à Paris, à Bobino, j'avais bien du mal à trouver des volontaires pour me rejoindre sur scène...

Viktor Vincent. Nous proposons des choses qu'on ne voit ni au théâtre ni au cinéma, parce qu'il y a vraiment une perméabilité entre la scène et la salle et que les gens sont immergés dans nos univers. Dans le cadre du mentalisme, le public le voit souvent comme une magie de l'esprit. Mais je crois surtout qu'on a tous envie d'être compris. Et le fait de lire dans quelqu'un, de s'intéresser à lui est très positif.

F.O. Dans nos trois thématiques, il y a une fascination pour le cerveau, pour le mental, et on balaie plein d'idées reçues. On dit par exemple que l'on n'utilise que 10 % des capacités de son cerveau, mais ce n'est pas vrai. Le public estime aussi que nous avons pigé des choses que lui n'a pas encore comprises. Donc il vient découvrir, tenter de comprendre une partie du mystère.

M. Au début de la magie, le public ne comprenait pas comment

ça marchait. Maintenant, on sait qu'il y a des techniques et des trucs. Mais on reste quand même fasciné quand on voit le résultat.

Qu'est-ce que cela dit de la société dans laquelle on vit : le public a besoin de croire à l'illusion ?

F.O. Il cherche du merveilleux rationnel. Merveilleux, car il ne l'explique pas. Mais il sait aussi que nous ne sommes pas des superhéros, que nous ne prétendons pas avoir des dons particuliers.

M. Moi, j'ai dû me battre contre ça. On disait : "Messmer a un don" ou on estimait que je cachais du formol dans ma bague... Mais non. En revanche, j'ai toujours mélangé le mystérieux au didactique. J'essaie d'expliquer, sans trop entrer dans le détail, ce qui se produit dans le cerveau d'une personne qui vit l'hypnose. Mais je sais que si j'expliquais tout, si je donnais toutes les clés de la technique, ça risquerait de devenir moins intéressant...

V.V. Bien sûr, il faut que le spectacle soit bluffant, mais ce n'est pour moi qu'une petite partie de l'équation. Je me sers du mentalisme pour raconter des histoires, pour créer des ambiances. J'aime prendre des petits destins perdus dans le grand destin. Il y a une grande place réservée au récit, à la mise en scène, à la musique.

M. Moi, le public, je le fais rêver, je l'emmène dans des aventures plus palpitantes les unes que les autres. Parfois, il y a des gens déçus quand je les réveille. Car on ne sait pas ce qu'ils vivent au quotidien, certains peuvent être en plein divorce, d'autres en deuil ou dépressifs. Donc, pendant un moment, ils sont ailleurs, et le retour à la réalité n'en est que plus décevant. Ils aimeraient rester dans l'état d'inconscience. Et c'est vrai qu'il y en a que j'ai du mal à ramener à la réalité. Heureusement, ma femme, qui m'assiste sur scène, sait très bien reconnaître les signes de ceux qui sont dans cet état-là.

Que vous demandent les gens après les spectacles ? Qu'est-ce qui vous étonne dans les commentaires de vos publics ?

M. "Remboursez-moi !" [Ils rient.]

V.V. Mais toi, si les gens s'endorment dans ton spectacle, c'est juste parce qu'il est embêtant ! [Ils rient.] Non, souvent, les spectateurs viennent me parler de mon récit, ils veulent en savoir plus sur les personnages que j'évoque pour aller vérifier ensuite si tout ce que je raconte est vrai. Et dans un second temps, on me parle de ma technique. Mais ce n'est pas ce qui revient le plus.

F.O. Moi, comme Messmer, j'ai un côté didactique tout au long du spectacle, donc ça m'épargne les : "Comment faites-vous ?" Les gens sont plus épatés par ce qu'ils peuvent réaliser eux-mêmes que par ma performance en tant que telle. Quand je [SUITE PAGE 16]



Viktor Vincent,
Messmer et Fabien
Olicard à Paris,
au Théâtre de la
Renaissance.



« J'emmène le public dans des aventures si palpitantes que certains sont déçus quand je les réveille » **Messmer**

fais retenir à la salle, sans qu'elle le veuille, une série de vingt chiffres, c'est génial. Parce que, une minute auparavant, elle ne s'en savait pas capable. Finalement, ce qui m'intéresse, c'est que le public se dise: "Il y a des choses possibles, et on pourrait les toucher du doigt si l'on s'y mettait." On ouvre la curiosité.

À vos débuts, avez-vous eu du mal à imposer ce que vous vouliez faire ? À trouver des théâtres ? Des producteurs ?

F.O. Moi, je voulais intégrer les théâtres et les festivals d'humour. Et c'était un peu compliqué effectivement parce que je n'avais pas grand-chose à montrer. Et quand je disais: "Je vais réciter les décimales de Pi", ça ne faisait pas rêver... Donc il a fallu convaincre les directeurs de salle de me donner cinq minutes pour présenter ce que je faisais. Mais le mentalisme en lui-même n'a jamais été mal accueilli.

V.V. C'est toujours difficile de commencer une carrière au théâtre. J'ai démarré au Théâtre Pixel, à Montmartre, une salle de 45 places. Mais c'est la loi pour tous les comédiens...

M. Oui, moi aussi, j'ai démarré dans les petits théâtres au Québec. Alors, comme il y a un taux de réceptivité d'environ 10 % chaque soir, quand je me produisais devant 40 personnes, il n'y avait que quatre spectateurs qui étaient captifs. Du coup, j'ai fait pas mal de "remplissage" au Québec. On m'insérait entre deux humoristes dans des salles de 300 personnes, ce qui m'a permis de toucher plus de monde. Et donc de me faire connaître. Mais bon, il m'est quand même arrivé de jouer 165 fois dans une même année dans ces circonstances.

Si vous avez connu le succès, c'est aussi grâce à la télévision et aux réseaux sociaux ?

V.V. Ah oui, évidemment ! Je fais ce métier depuis quinze ans. Mais quand arrive l'exposition médiatique, tout change. C'est une chance incroyable en matière de visibilité, de remplissage de salles. Parce que l'on fait quand même les choses pour les partager...

Suffit-il d'une émission pour tout changer ?

V.V. Non, il faut que ça s'installe.

« Quand je fais retenir à la salle une série de vingt chiffres, c'est génial. Parce que, une minute auparavant, elle ne s'en savait pas capable » **Fabien Olicard**

F.O. Moi, la télé, j'y ai beaucoup moins goûté que Viktor ou Messmer, mais depuis 2016 je me suis développé sur le numérique. Et il n'y a pas une vidéo qui a tout bouleversé. C'est un travail de longue haleine, il faut installer son projet avant tout.

M. Moi, avant d'avoir mon émission, j'ai fait mes preuves à Bobino. Puisque mes producteurs avaient booké 65 dates dans ce théâtre de 900 places alors que personne ne me connaissait en France. Mais pour le remplir, on a fait le tour des rédactions, j'ai hypnotisé Nagui, Arthur et même une rédaction entière pour lever le scepticisme sur ce que je faisais.

Vous vous heurtez encore à ce scepticisme ?

F.O. Je n'en ai jamais ressenti. Si nous avons des complices ou des compères dans la salle, ça se saurait, depuis le temps.

V.V. On me dit: "Ah! vous avez des trucs." Oui, bien sûr. J'en ai même plein, des trucs. J'ai un monde complet de secrets ! Et ces très beaux secrets mériteraient même d'être dans un musée. Mais si je les montrais, cela enlèverait toute la magie... Nous ne sommes rien d'autre que des illusionnistes. Et c'est ce que le public vient voir...

M. J'ai encore à souffrir de ça dès que je fais un passage à la télé. "C'est pipeauté, votre affaire..." On croit que je paie des comédiens chaque soir pour devenir mes complices... Mais tant qu'il y aura ces sceptiques, je continuerai à faire des shows. Parce que ce sont eux, en partie, qui viennent me voir.

V.V. On essaie de faire des choses incroyables. Si les gens n'y croient pas, c'est qu'on a réussi notre coup, non ? Le "truc" n'est plus la pierre angulaire de ce que les gens viennent voir. Mon souci, c'est que ces mêmes personnes ne s'ennuient pas une seconde. Qu'elles ressortent en ayant ressenti toutes les émotions possibles, de la surprise, du frisson, du mystère, de la fascination... Comme un film, comme une pièce de théâtre...

F.O. Pour revenir à ce que disait Messmer, il me semble que le scepticisme appartient plus à l'hypnose. Et c'est la grande différence avec le mentalisme.

M. Oui, et ça va rester. Parce que tant qu'on ne l'a pas croisé, on peut douter du phénomène. Ce sont ceux qui l'ont vécu qui deviennent les meilleurs ambassadeurs.

Messmer, vous vous produisez dans des Zénith. Fabien, vous allez remplir celui de Paris. Viktor, vous serez quatre soirs au Casino de Paris. Cela vous semble-t-il normal de jouer dans ce type de salles ?

F.O. Ça me dépasse... Les choses se sont faites de manière progressive, j'ai démarré comme Viktor, dans un théâtre de 45 places. Puis quand j'étais à l'Olympia, en 2018, [SUITE PAGE 18]

je pensais que je n'irais jamais plus haut. Alors me produire au Zénith, c'est formidable, j'en suis très heureux. Mais je ne l'espérais pas.

V.V. Le Casino de Paris, ça me semblait déjà grand. Mais je sais que je pourrai y instaurer l'intimité dont j'ai besoin.

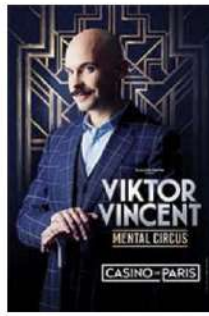
M. J'ai une moyenne de 3 000 personnes par soir. Donc, oui, je joue dans les Zénith. Mais je suis à l'aise là-dedans, les grands shows à l'américaine, c'est ce dont j'ai toujours rêvé.

Qu'est-ce que le Covid a changé pour vous ?

F.O. On commence plus tard à cause du passe sanitaire, donc ça me gonfle. [Il rit.] Quand nous avons pu reprendre, on a découvert le public masqué. Du coup, on ne voit plus les sourires des gens. Mais j'ai l'impression qu'ils sont plus vite dedans, qu'ils rient plus fort, plus rapidement. Il n'y a que la période où l'on avait imposé une distanciation physique qui a été rude. La salle ne se connectait pas, c'était très bizarre.

V.V. Ça a été compliqué d'arrêter, évidemment. Mais on a été bien lotis pour ce qui est des aides et de l'accompagnement de la part de l'État. On se sent vraiment en sécurité dans les théâtres, tout est fait pour qu'on puisse profiter du spectacle en préservant notre santé.

M. Je n'ai pas joué depuis longtemps, parce que la proximité avec le public est l'un des éléments clés du spectacle. Donc il a fallu repenser la mise en scène pour hypnotiser sans toucher ou pour faire en sorte que les spectateurs ne se collent pas les uns contre les autres.



« Mental Circus », de Viktor Vincent, en tournée actuellement, du 28 au 31 décembre à Paris (Casino de Paris).



« Singularité », de Fabien Olicard, en tournée actuellement, le 11 décembre à Paris (Zénith).



« Hypersensoriel », de Messmer, en tournée actuellement, du 13 au 16 janvier à Paris (Grand Rex).

Vous pensez déjà à la suite ? Comment faire pour ne pas se répéter ?

F.O. Nous ne sommes pas du tout limités par le mentalisme. Tout comme l'humoriste ne se demande pas s'il doit refaire des blagues au prochain spectacle. Comme l'a fait remarquer Viktor, on raconte une histoire, on vient pour dire autre chose. Le mentalisme n'est qu'un accessoire.

V.V. Je vais m'intéresser à une autre époque, puisqu'en ce moment j'évoque le New York des années 1930. J'ai des idées, des envies, la Russie lors de la chute du Mur, par exemple. C'est après qu'arriveront les expériences de mentalisme.

M. La technologie m'aide beaucoup à me renouveler, l'arrivée des casques de réalité virtuelle m'a ainsi apporté un numéro extraordinaire. Comme je suis un fan de nouvelles technologies, tout un monde de possibles s'ouvre à moi.

Que faites-vous de tout cet argent que vous gagnez, maintenant que vous êtes multimillionnaires ?

V.V. Ce serait formidable... Mais on n'y est pas encore. Mon spectacle ne coûte pas grand-chose, nous sommes trois en tout et pour tout. Mais c'est aussi parce que j'ai des goûts simples.

M. Le mien est cher, ce n'est pas un secret, puisque j'ai 14 techniciens sur les routes avec moi, on a des écrans sur scène. Mais c'est ce que je souhaite, car il faut que la personne assise au fond du Zénith se sente autant impliquée que celle du premier rang.

F.O. C'est la technique que l'on veut mettre derrière qui fait monter les coûts. Nous, on voyage à six, et c'est la même équipe depuis douze ans. Maintenant que le spectacle marche, je rémunère tout le monde à la hauteur de ce que l'on remplit.

Que répondez-vous aux gens qui ne vous connaissent pas et qui vous demandent votre profession ?

V.V. Je dis que je travaille dans le divertissement.

F.O. Moi, je dis que je suis comédien et que je fais du mentalisme sur scène.

M. Moi, je dis que je suis fascinateur ! [Il rit.] =

Interview Benjamin Locoge



« On me dit : "Ah ! vous avez des trucs." Oui, bien sûr ! J'ai même un monde complet de secrets ! »

Viktor Vincent